

Méchancetés

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196053>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

encore plus cher que les simples soldats, surtout lorsqu'ils ont des chevaux à entretenir...

Ah ! comme je trouvais délicieuse la viande de cheval, et comme je regrettais que les deux derniers officiers fussent simplement à pied !

Je poussais cependant deux ou trois soupirs en regardant ma belle boîte vide, dans laquelle jamais plus je ne remettrais coucher ma petite troupe. Et jetant un coup d'œil mélancolique sur la sentinelle toujours en faction dans sa guérite, je lui dis avec tristesse : « Mon pauvre vieux, tu ne vas plus servir à grand'chose maintenant. Tes camarades ne te donneront plus l'occasion de leur crier : qui vive ! car ils sont tous fondus ; et toi, tu as l'air si drôle, là, tout seul dans ta guérite que l'envie me prend de te croquer sans retard. Tu vas voir comme cela se pratique promptement !... »

Je fus bien puni de mon zèle à faire tant de victimes et payai cher mes crimes répétés !

La fièvre me prit, avec de grands maux de cœur, et pendant que le docteur me tâta le pouls, j'entendais ma marraine, bien vite accourue, qui disait en pleurant : « Et dirè que j'ai été sur le point de lui acheter une boîte qui contenait en plus une cantinière, trois canons et deux mitrailleuses ! »

Ceux qui liront ma triste mésaventure verront que je suis encore de ce monde, mais qu'ils ne se fient pas trop, malgré cela, à ce qui flatte agréablement le palais, car grands et petits pourraient, à l'occasion, ne pas s'en tirer aussi bien que moi.

Un poète a dit d'une jeune fille qui avait trop dansé :

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.

Qu'on mange des bonbons, des dragées, tout ce qu'on voudra, mais jamais au point de donner à quelque poète que ce soit l'occasion d'en écrire des vers mélancoliques.

(Un ami du *Conteur*.)

Méchantetés.

Il faudrait être bien peu galant pour accepter la responsabilité de l'article que voici, et qui vise tout particulièrement les demoiselles. Nous le soumettons donc à nos lecteurs, moins comme un portrait, une appréciation exacte que comme une boutade due sans doute à la mauvaise humeur de quelque prétendant éconduit. Nous espérons du reste qu'il provoquera une réponse énergique de la part de quelqu'une de nos aimables lectrices :

« La demoiselle est une créature essentiellement fallacieuse, complexe et mystérieuse, une sorte de caméléon, un être tout à la fois rusé et naïf, timide et audacieux, mais dont les mœurs, en dépit des différences de climats, de races et d'habitudes, offrent des analogies frappantes.

» La demoiselle est fière, mobile, curieuse, enthousiaste, impressionnable ; elle est sujette à des sympathies ou à des antipathies subites et non raisonnées ; elle s'éprend tout à coup d'une foule de petites passions, mouvements instinctifs d'un cœur qui cherche à s'attacher, fleurs d'un jour qui meurent presque aussitôt qu'elles sont écloses.

» La demoiselle est naturellement dissimulée et a toujours en réserve quelques petits stratagèmes... Voyez cette jeune fille à l'œil voilé, au maintien timide et réservé... Durant votre visite, elle ne lèvera pas une seule fois les yeux, elle paraîtra tout absorbée dans son ouvrage ; vous jureriez qu'elle est sourde et muette. Eh bien, vous n'avez pas franchi le seuil de la porte que vous êtes analysé, distillé, disséqué. Les réflexions sur votre personne, sur votre visage, vos manières, pleuvent comme grêle ; c'est un déluge d'observations, c'est une inondation de remarques, fines, malignes... Enfin,

vous êtes soumis à une véritable autopsie morale.

» Examinons maintenant la demoiselle en société.

» L'un des traits caractéristiques des réunions de demoiselles, c'est qu'on n'y marche, ne sort, ne rentre, ne court, ne s'arrête que *collectivement*. Tous ces divers mouvements s'exécutent avec un ensemble, une précision qui ferait honneur à une compagnie de soldats. Nous ne mentionnerons pas l'étrange manie de s'embrasser entre elles devant le monde. Ce fait est si connu qu'il est superflu d'en parler. Il n'est personne aussi qui n'ait observé la différence qui existe entre une assemblée de jeunes personnes à huis-clos et celle où se trouvent quelques messieurs. Si elles sont seules, vous les voyez simples et naturelles. Entre-t-il un homme ? aussitôt vous remarquez des mimes, des attitudes étudiées, des inflexions particulières. Celle-ci se donne un air rêveur ; celle-là sourit ; cette autre allonge le pied. Mais malheur ! trois fois malheur à vous si vous avez l'imprudence de vous hasarder dans un cercle de demoiselles qui se connaissent !... Vous y surprendrez des mots inconnus, des rires étouffés, des signes inexplicables ; vous entendrez, sans le comprendre, bruite à votre oreille un langage métaphysique, fantastique, télégraphique, cabalistique, hiéroglyphique ! ! !

» On a souvent comparé les femmes aux papillons. Nous voulons parler de la transformation. En effet, il existe deux époques bien distinctes pour les demoiselles. La première est l'ère des leçons de piano, des extraits d'histoire : cela dure de 16 à 18 ans. Coiffure à la chinoise ou en bandeau ; tournure naissante, encore un peu *manche à balai*, toilette simple, visage enfantin. Cela pense rarement et ne rêve qu'à des bagatelles. Mais à l'autre époque a-t-elle sommé, que le papillon brise son enveloppe... C'est alors qu'elle est véritablement *demoiselle*.

» Son cœur devient alors un abîme, sa pensée un mystère, sa tête un volcan. Si son éducation a été solide, un bon mariage sera son idée fixe. Mais si son éducation fut légère, excitante, si son imagination fut enflammée par la culture des arts et de la poésie, oh ! alors, ce seront des rêveries sans fin, des dégoûts de la vie ; elle se fera, en dehors de la société, une existence toute idéale, sans parler d'une prodigieuse consommation d'objets de toilette. C'est alors qu'elle adopte les brillants et les coffres artistiquement édifiées. Toutes ses actions sont calculées. Si elle se lève, c'est pour faire admirer sa taille ; si elle sourit, c'est pour montrer ses dents. Brode-t-elle ? c'est qu'elle espère faire remarquer la blancheur de sa main. Les arts ne sont plus pour elle un charme personnel, c'est une coquetterie. Le travail n'est plus une occupation, c'est seulement un moyen de plaisir.

» Toute demoiselle à qui plusieurs hommes semblent plaire, et qui déploie avec eux une coquetterie innocente et générale, celle-là a le cœur libre. Mais vient-elle à voir des défauts chez tous les hommes de sa société, trouve-t-elle l'un ennuyeux, l'autre prétentieux, celui-ci gauche, celui-là laid, soyez bien assurés, infortunés parents, qu'il en existe un dont la personne offre un modèle de perfection.

» Si vous avez dans vos connaissances quelqu'un dont on parle toujours, ou dont on ne parle jamais, méfiez-vous de celui-là. Mais de tous les symptômes, le plus alarmant est sans contredit toute espèce de révolution survenue dans le caractère de la demoiselle. Celle qui était vive paraît composée ; celle-ci aimait le dessin, voilà que tout à coup elle se prend d'une insurmontable passion pour la musique. N'en doutez plus alors ; il y a une influence

étrangère, une sorte de magnétisme qui agit à distance ; car la femme est une glace brillante, qui reflète fidèlement l'objet aimé.

» Avis aux pères et aux mères ! »

La peste. — Il s'est glissé une erreur dans le dernier article du *Conteur* sur ce sujet ; ce n'est pas en 1613, mais en 1636, que la peste a commencé de sévir à Dôle. — La chronique manuscrite du secrétaire l'Épée, du Val-de-Ruz, s'exprime ainsi au sujet de cette peste :

« La peste, la guerre et la famine incommodent le voisinage, en cette année 1636 ; Dieu nous menace horriblement et on ressent déjà le premier fléau à Neuchâtel. — La peste se démène si furieusement à Dombresson que l'on tient qu'il y est mort 300 personnes. — A cause de la peste qui régnait à Neuchâtel, la foire de la St-Gall s'est tenue, non point en cette ville, mais à Auvignier ; le Docteur Meuron, en une liste de sa main, nomme 62 familles qui ont été infectées de la peste en cette ville. — En la communauté de Corcelles et Cormondrèche, il mourut 140 personnes. — Le pays fut fort dépeuplé, et il ne vint personne des Montagnes pour les vendanges, ensuite que ceux qui avaient des vignes s'aidaient l'un l'autre à les vendanger. (C'était la coutume alors que les Montagnes fournissent de vendangeuses le Bas.) — Au mois de juin 1636, le soleil, à son lever et coucher, par trois jours sécutifs, perdit sa clarté et devint rouge noirâtre. Dieu nous fasse miséricorde !... »

P. D.

Pauvres cafetiers !

Vous ne vous seriez jamais douté, chers lecteurs, que nos cafetiers fussent si malheureux. Et cependant, le fait n'est que trop vrai, hélas ! Ecoutez plutôt le tableau que nous fait l'un d'eux de leur triste sort en ce monde :

Le cafetier est un homme qui ne peut contenter personne. S'il se lève de bonne heure, il a tort contre lui-même, parce qu'il refuse à son corps le repos nécessaire, car il se couche tard ; s'il se lève tard, on le nomme un paresseux. S'il se rend au marché à la première heure, il paiera tout plus cher ; mais s'il y va tard, la marchandise supérieure sera enlevée. Rentre-t-il directement à la maison, ses collègues qu'il a trouvés à la halle marmontent, parce qu'ils aiment à boire une coupe ensemble ; s'attarde-t-il avec eux, dans un autre café, on dira : « Eh ! il vous faut bien venir par ici pour trouver un verre de bonne bière ou de bon vin ! »

Si un étranger reçoit par hasard, dans un restaurant dont la table est en général bien servie, un mets insuffisamment préparé, on répète partout : « Chez un tel, on mange atrocement mal ! » Si le restaurateur sert beaucoup et bon, on dira : « Sûrement, cet homme doit faire faillite. » Quand il joue mal au billard, il perd son argent, parce que tous les clients ne veulent faire la partie qu'avec lui ; mais joue-t-il bien, il chassera ses clients. Il tient des domestiques femmes : celles-ci sont-elles laides, les clients en sont mécontents ; sont-elles jolies, c'est la femme qui murmure.

Permet-il des jeux de hasard, il peut se voir retirer sa patente ; s'il les interdit, ses clients voulant boire une bouteille de bon vin, vont dans un autre établissement moins scrupuleux. Il marie sa fille, ses clients invités s'offusquent, parce qu'ils doivent faire un cadeau, et les autres parce qu'ils n'ont pas été invités. S'il vend de bons cigares, on les trouve trop chers ; s'ils sont moins chers, on les trouve détestables. Quand il dédie une canette spéciale à un habitué, celui-ci se fâche, parce qu'il se croit lié à l'établissement ; dans le cas opposé, son hôte préfère aller là où il a déjà sa canette.

Le cafetier offre parfois une bouteille de vin ; ses clients murmurent, car ils se croient obligés de lui rendre la politesse ; s'il n'invite jamais, on le traite de pingre. Sa femme est jeune et jolie, les clients l'appellent et lui la rappelle ; c'est le contraire si elle est vieille et dépourvue d'agrèments.

Il tient de la bière des Pâquis, ses clients réclament la bière de Saint-Jean, et vice-versa ; s'il la